

L'éternel voyage

Sourdre au monde sur les rides de montagnes volcaniques, hésiter ses premiers pas entre les lauzes verdâtres, batifoler des aurores aux crépuscules parmi les pâtures : mon âme vagabonde n'aurait imaginé meilleurs balbutiements à la vie. Avec mes deux sœurs, nous respirions l'air puissant des hauteurs. Folâtres au milieu des arabettes sauvages, des raisins d'ours, des chardons, humant l'odeur du serpolet, des chèvrefeuilles bleus et des saxifrages, nous nous enivrions de couleurs et de bourdonnements au fil des saisons... Nous nous mêlions à nos voisins pour taquiner le fario aux nuances argentées ou la perche dorée, rire des sauts de la grenouille rousse, jouer à cache-cache avec les lézards et nous ébattre sans retenue avec la loutre. Espiègles, nous bondissions de pierre en pierre, jaugeant, le cœur en émule nos exploits mutuels. Puis, pour calmer notre effervescence juvénile, nous demeurions plusieurs heures, impassibles, apaisées, nous pénétrant du vol plané du circaète, nous assoupissant entre chien et loup, rêvant d'espaces plus généreux encore. D'un bond, nous repartions nous ébrouer bruyamment. Nous nous chicanions alors l'honneur d'arborer la couronne en feuilles de châtaignier du royaume et de se proclamer souveraine de la nature.

Le temps passait comme il sait si bien le faire sur les Puys, imperceptible, confondant les secondes et les millénaires, apportant avec le soleil des grappes de touristes ébahis, enfouissant en sourdine sous les brumes matinales les trésors de l'enfance. Tournée vers le ciel, secrète, je regardais de plus en plus souvent les nuages faire escale, s'affiner pour broder le bleu et écrire leurs pérégrinations aériennes, je lisais, rêveuse, ces mots de coton qui me racontaient un ailleurs, se tordaient, s'étiraient, se déformaient et s'élevaient pour continuer leur voyage derrière les monts. Je tentais d'imaginer les trésors que leurs yeux pouvaient y découvrir. L'ennui s'insinuait dans mes entrailles. Le vent susurrant la beauté de paysages fascinants, de plaines immenses, de gorges paradisiaques, le soleil parlait de la quiétude de collines plus douces, de plages dorées et de mers irisées, la tempête louait la chevauchée de torrents impétueux et le galop de cascades tonifiantes. L'envie m'étreignait de scruter ces rivages sibyllins dont l'air acheminait dans mes pores, jour après jour, la sapidité. Puis, la pente de la vie m'invitait, me suppliait sans relâche. Le désir de savoir m'obsédait.

Je suis partie une nuit, évitant la lune, rampant dans les herbes, me faufilant entre les roches pour ne réveiller personne. J'ai quitté saint Eulalie, n'emportant que

la part résurgente de la tendresse de mes sœurs et la nostalgie de nos jeux insoucians. J'abandonnais là le berceau trop étroit de mon enfance. Je dévalais la pente, rapide, silencieuse avec cette seule chimère en tête : explorer le monde. Fi des bagages superflus, j'escomptais sur une bonne étoile pour guider mes pas dans cette aventure, subvenir à mes besoins et me procurer la nourriture nécessaire...

J'ai traversé les premiers villages en catimini, timorée, souvent indécise sur la route à suivre. Puis, le fil de mon vagabondage m'enhardit, me bombant d'une audace nouvelle. Je découvrais la grande ville : ses rues, ses maisons, ses murs, ses monuments chargés d'histoires. Je m'émerveillais de la simple beauté d'une porte cochère, de l'attitude réaliste d'un personnage au corps de pierre, de la courbure d'un œil de bâtiment. Je saisisais, enthousiaste, le reflet de la lumière sur un vitrail, le halo d'un réverbère sur des pavés. Je dessinais des flèches de cathédrale perçant des cieux tourmentés, esquissais les contours de parapets protecteurs ou de fortifications centenaires.

J'ai tergiversé, bifurqué, tracé ma route en méandres anarchiques juste pour essayer d'embrasser d'anciennes bastides, des forts ou des ruines. J'aurais aimé errer plus longuement autour de ces enceintes, fouiller les oubliettes d'un passé altier, résoudre les mystères de ces collisions temporelles. J'ai hésité : m'installer ici ? Suivre les pèlerins vers saint Jacques de Compostelle ou filer plus au nord ? Délaissant le flot des voyageurs sur les chemins tracés, j'optai pour le contre-courant, m'arrachant à la réplétion de la beauté pour continuer le voyage. Alors, J'ai suivi des routes, enjambé des haies et des fossés, traversé des ponts, partagé quelques lieues avec des compagnons de fortune ; des confluences qui m'ont offert, certaines leurs charmes, leurs douceurs et leurs apaisements, d'autres leur fougue et l'ardeur de leur jouvence. Chaque amitié m'a ressourcée, générant la vigueur nécessaire à la persévérance d'un chemin au long cours. Saint Léger, Fleury, Saint Eloi, Pouilly : J'ai salivé à la simple évocation de ces patronymes de villages aux saveurs de mets fumants et odorants, riches de produits de terroir, fleuris de vignobles fruités et perlés. Je me suis invitée dans des manoirs esseulés, des maisons abandonnées, importune, mue par l'envie de débusquer les confidences ancestrales dissimulées dans les murailles de pierres. Pour fuir des intempéries trop violentes, j'ai souvent trouvé refuge dans des granges, des caves ou des hameaux oubliés.

J'ai vécu plus d'une fois le tumulte intérieur de l'exil du voyageur, agitée par les remous d'un questionnement intime illusoire, crucifiée par le mal du pays. Se retrouver alors face à son ego, endurer la torture de l'angoisse, pressentir la montée de la colère, bouillonner, affronter la violence de sa propre fureur jusqu'à en perdre la maîtrise. Éprouver l'envie viscérale de revenir sur ses pas, de remonter à la source, aux racines, de raviver le bien-être du repos fœtal. J'ai dû, en certains lieux m'esquiver pour fuir la mauvaise réputation, celle qui me pointa comme l'étrangère, la voleuse de biens, la destructrice, jusqu'à me qualifier de meurtrière. On m'a jeté des pierres, insultée alors que je ne faisais que passer. Pour gagner mon pardon, j'ai aidé les paysans en charroyant la boue bienfaitrice dans les prés, j'ai œuvré aux plantations, abreuvé les bêtes de somme épuisées par les labeurs champêtres. J'ai protégé la fuite de fugitifs, accompagné l'errance de vagabonds, lavé des pieds, des corps et des âmes, bercé des aventuriers fatigués. Célèbres et anonymes m'ont aimée et déclarée leurs flammes, me laissant de longs poèmes aux mots acidulés, me dédiant des textes enamorés, me peignant telle une muse. Mais, je ne pouvais m'engager. Mon âme voyageuse demeurerait aussi sauvage et libre que le dragon qui m'habitait.

J'ai quitté sans regret quelques villes trop neuves, dont l'excès de lumières happe l'esprit et dévore le ciel étoilé. J'ai fui leur pollution, leur nourriture parfois nocive, jubilant de retrouver au détour d'une courbe la nature, les arbres, les forêts, les halages, soulagée de respirer un oxygène plus pur. Je me suis parfois sentie si désorientée que ma quête ne retrouvait l'apaisement que dans la solitude d'un paysage agreste quelques kilomètres plus à l'Ouest. Se prélasser au soleil, s'alanguir dans des bras de passage, épier, en évitant tout mouvement traître, le cerf ou la biche qui se désaltère : autant de bonheurs fugaces qui ravivent la force de la persévérance. Je me suis reposée sur des îlots de verdure. J'ai longé des étangs, parcouru des kilomètres de marécages ; j'ai espionné l'aigrette, le héron, la bergeronnette et le martin-pêcheur, guetté le lançon, l'anguille, admiré la grâce des demoiselles opalines... Je me suis abritée à l'ombre des érables, des frênes, ou des sycomores, tressant par jeu les joncs et les carex, tissant des tapis de roseaux. J'ai traversé, à l'aveugle, des brouillards épais, souffles de noyers, perçant leurs secrets de fantômes. J'ai croisé des cieus si gris que j'ai cru m'y perdre, d'autres bien noirs dans lesquels je lisais mon courroux à venir et des bleus profonds qui apportaient l'apaisement. Ma vie a aussi heurté celle de désespérés que je n'ai hélas su

raisonner. Empathique, j'ai convoyé la tristesse de la condition humaine dont le bonheur m'apparaît bien fallacieux.

Jusqu'à ce que, soudain, au détour d'un méandre, un lever de jour nacré dévoile de nouveaux joyaux. Je demeure, ébahie, émerveillée, immobile au pied des plus somptueux châteaux de France : Chambord, Blois, Amboise, Villandry, Chinon, Saumur, Azay... Humble, j'y ai rêvé de rois et de reines de légende, de luxe et de faste. Je me suis imaginée parée, royale, dansante, avec dans les yeux, les artifices des plus belles fêtes. Des pages de mon album de souvenirs en gardent les dessins de reflets ondoyants.

A regret, j'ai dû abandonner ces somptueux lits douilletts pour des alcôves de sable gris ou de graviers. J'ai parfois tergiversé, eu l'envie de rester flâner dans un village fleuri, de stagner paresseusement au pied d'un moulin abandonné, de somnoler dans des bras bienveillants. J'ai tenté de me fondre avec des couchers de soleil au goût d'absolu ou de m'éblouir au cœur des fastes monarchiques. Des barrages se hérissent peut-être derrière la prochaine colline pour stopper ma fougue, des obstacles détourneront mes pas. Résolue, je franchirai les entraves et continuerai ce voyage dont je ne connais l'issue. Enivrée du goût de la liberté, je resterai indomptable.

Aujourd'hui pourtant, je me sens flétrir. Je discerne mes propres tremblements et les rides qui ravinent ma peau. J'ai parcouru, par tous les temps, plus de mille kilomètres. La fatigue, le sentiment de la fin proche peut-être. Je me suis assise, nostalgique, sur un banc. On m'a dit qu'il s'appelait le banc du Billot. Je souris. Dois-je maintenant y poser la tête au risque de me la faire trancher ? Je sens le souffle du vent de plus en plus pressant. Puis, un étrange appel que couvrent les cris stridents des goélands. Est-ce là le signe de l'extrémité de mon odyssée ? A l'agonie, j'écoute encore les mots doux des vagues aux cailloux sculptés par les ans. Me murmureront-elles aussi ces paroles éternelles ?

J'hésite, esquisse encore quelques orgueilleux pas de valse, tourbillonne les yeux fermés, il est trop tard pour reculer. Je comprends que mon voyage finit ici, avec l'estuaire. Alors, fiévreuse, je bascule et me jette sans regret dans l'Océan.

Mon épitaphe se meurt dans l'écume d'un ressac :

« Ci-git la Loire, née dans les montagnes millénaires ; son voyage terrestre finit au sein de l'immensité océanique pour recommencer indéfiniment. »